

rivés près de la fenêtre ouverte pour s'abreuver d'harmonie, ils dirent à Marie : " Prenez la place du frère et chantez quelque air de votre pays... Pensez que celle qui est la plus rapprochée de la croisée, que celle qui vous entendra le mieux à travers ce rideau, c'est votre pauvre mère... "

— Oh ! cette pensée va faire trembler ma voix, va l'entre-couper de sanglots... "

— C'est égal, répondit le curé..., il s'agit de faire pleurer notre chère malade, votre émotion appellera la sienne. "

Marie obéit ; ses doigts légers parcoururent le clavier d'ivoire, et en tirèrent des sons pleins de mélancolie... Dans ces improvisations, où la jeune fille cherchait bien moins à étonner qu'à toucher, elle sut amener des réminiscences de refrains vendéens et bretons... Quand ces rapides passages d'airs connus arrivaient à l'oreille de sa mère, on voyait la pauvre insensée porter sa main à son front comme lorsque l'on cherche à fixer un vague souvenir, à se rappeler une chose confuse. Tout à coup à ses accords, Marie mêla sa voix tremblante... Alors il y eut parmi les hommes et les femmes assis près de la croisée un vif mouvement de surprise... Ce n'était plus la belle voix du frère Hyacinthe, c'était quelque chose de plus suave, de plus doux... ; une des folles s'écria : " Ce n'est plus un homme, c'est un ange qui chante ! "

Le curé voyait, sans être vu, l'effet que la voix de Marie produisait sur ceux et celles qui l'écoutaient, et espérait beaucoup de ce moyen pour ramener à la raison l'une de ses malades, celle qui était arrivée la dernière.

Le jour de la grande épreuve vint ; j'ai dit, plus haut, que le prêtre-médecin appelait à lui pour guérir, la religion, la poésie et la musique ; d'après ce qu'il avait entendu lui-même, d'après ce qui lui avait été raconté par les sœurs surveillantes des femmes aliénées, la mère de Marie, avant que le malheur eût égaré sa raison, avait toujours dû avoir une imagination ardente et poétique. La folie, c'est souvent la révélation du fond de notre âme, que le bon sens ne recouvre plus.

Le jour que le curé avait choisi était le 31 mai, dernier jour du mois de Marie ; car le mois des fleurs, le catholicisme la consacra à la Reine des anges et des vierges, et n'est-ce pas là une charmante harmonie ?

Pendant le mois le plus doux de l'année, les autels de Marie sont ornés de cierges et de bouquets sans nombre. Là, dans les sanctuaires tendus de blanches draperies et décorés d'orangers et d'arbres verdoyants, les jeunes filles, leurs mères, les heureuses du monde et celles qui arrosent de leurs larmes le pain qu'elles gagnent, viennent prier et chanter ensemble ; chaque matin la messe est célébrée avec de riches ornements, et le soir tous les cierges de l'autel s'allument pour le salut.

A ces prières, à ces cantiques sont mêlées des instructions qui enseignent la confiance dans la Ste. Vierge : pour y exciter, les prêtres racontent les miracles opérés par elle, et la chaste assistance écoute avec un grand recueillement et un vif attrait ces histoires merveilleuses dites sous les voûtes saintes ; et quand, dans ses instructions, les noms de Jésus et de Marie viennent à sortir de la bouche du prédicateur, toutes les têtes voilées de blanc s'inclinent et se relèvent, on dirait un parterre tout planté de lis, dont les tiges et les fleurs se courbent sous le souffle du printemps ou sous les pieds d'un

ange invisible.

Toute cette poésie catholique parle aux cœurs et élève les âmes : le prêtre-médecin le savait, et il avait voulu que la main de Marie préparât l'âme de la pauvre femme au retour de la raison... C'était par ce chemin si embelli de fleurs qu'il espérait lui ramener son enfant chéri, son enfant si longtemps pleuré !

Le 31 mai venait de voir se lever son soleil ; le curé l'avait devancé.

Pour la messe qu'il devait dire à huit heures du matin, il avait tout fait préparer dans l'oratoire des aliénés. La mère de Marie devait y venir seule avec la religieuse qui avait soin d'elle. Pour la première fois, sa fille allait s'agenouiller près d'elle, en face de l'autel du Dieu qui tient les esprits et les cœurs dans ses puissantes mains.

M. de Montmaur, ses fils, M. Gervais et l'abbé Cerron allaient être réunis dans la chapelle ; oh ! comme ils allaient tous prier !

Frère Hyacinthe était déjà rendu à l'orgue, le curé lui avait tout raconté, lui avait dit l'histoire de la nuit de Noël, le berceau et l'enfant déposés à la pierre tournante de Clisson..., et puis le départ de la pauvre mère, pour aller voir mourir le père de son enfant... ; puis le voyage en Angleterre, en Italie, au mont Saint-Bernard ; puis la petite fille adoptée, et trouvant sous un noble toit un père, une mère et des frères. " Voilà, avait dit l'habile et bon prêtre, voilà, frère Hyacinthe, le passé de la femme que nous voulons guérir... Il s'agit de faire revenir à son esprit des souvenirs troublés et effacés par le temps et le malheur ; il faut, avec l'aide de Dieu, que mes paroles et vos accords chassent les nuages qui couvrent le passé et qui obscurcissent le présent de la pauvre mère pour laquelle nous allons tous prier. Frère Hyacinthe, vous aussi vous avez souffert, et vous vous souvenez des accords qui allaient autrefois remuer le plus fortement votre âme, alors que la main du Seigneur pesait sur vous. Eh bien ! faites soupirer ces accords aujourd'hui à votre orgue... je m'en remets à votre talent et à votre charité. "

La famille de M. de Montmaur était rendue la première à l'oratoire... Marie était toute vêtue de blanc, ses cheveux blonds et bouclés, séparés sur le front à la manière des anges de Raphaël, tombaient en ondes autour de son cou ; sur sa robe blanche tranchait un ruban bleu de ciel, auquel était suspendue une petite médaille d'argent, portant une figure de la Vierge, avec cette exergue :

*Consolatrix afflictorum !*

A un signe du curé, elle se leva quand l'aliénée accompagnée de la religieuse qui prenait soin d'elle, entra dans la chapelle. Allant jusqu'au bénitier, elle y trempa ses doigts et présenta de l'eau bénite à sa mère... Celle-ci, frappée de la dignité de l'être qui lui apparaissait, hésita un instant à lui toucher la main..., et, se retournant du côté de la sœur. " C'est un ange, dit-elle, Dieu a donc pitié de moi ! "

— Oui, répondit le curé, oui, mon enfant, le Dieu qui a guéri les malades, qui a fait marcher le paralytique, qui a fait voir les aveugles et entendre les sourds, va aussi finir tous vos maux.

— Mes maux ne sont point en moi... Ils sont dans l'absence...

— Où ils sont, Dieu le sait, et il va y mettre un terme. "